

LES RAPPORTS AGRICULTEURS-ELEVEURS DANS LES ANDES CENTRALES

par FAVRE

Les Andes représentent la seule région de l'Amérique Latine dotée d'un élevage pré-hispanique. Les Indiens y avaient domestiqué les Lama et les Alpaca. Les os servaient à confectionner des outils, la peau était utilisée pour le vêtement (sandales), la chair était consommée après séchage, tandis que les déjections servaient de combustible. Les petites fonderies de minerai dans les Andes centrales fonctionnaient avec le guano de lama et d'alpaca. L'alpaca fournissait la laine, et le lama était utilisé comme bête de charge (il porte jusqu'à 30-35 Kg).

Cet élevage traditionnel a été modifié au cours de la colonisation par l'introduction d'animaux européens : d'abord les ovins et les caprins dès le 16ème siècle. Les Lupaca par exemple, ont élevé des moutons pour satisfaire à l'alimentation des missionnaires qui répugnaient à consommer de la viande de Lama. L'âne et le mulet se sont répandus au début du 17ème siècle. Les bovins dont l'adoption est liée à celle de l'araire, se répandent à une date plus tardive au 18ème siècle. Les bovins sont alors adoptés par l'élite indienne, à cause du prestige attaché au bétail européen.

L'introduction du bétail européen au sein de l'économie indienne s'accompagne de la décadence de l'élevage traditionnel. Il est d'abord détruit pendant la conquête qui se prolonge sur 40 ans au Pérou, à la suite d'une politique de la terre brûlée ;

A partir du 17ème siècle, et surtout au 19ème, le Lama est concurrencé par l'âne et le mulet, récemment par le camion. Depuis 10 ans, la laine de l'alpaca est concurrencée, elle, par les produits synthétiques.

I - L'intégration verticale de l'économie andine

On peut distinguer trois grands paliers écologiques dans la région andine :

- les terres chaudes et basses des piémonts ouest et est
- les terres tempérées des vallées intra-andines
- les terres froides de la haute steppe : les puna. L'élevage traditionnel

est lié à ces puna. On y cultive aussi deux céréales et des tubercules par ordre décroissant : l'Ouyouk, la pomme de terre, le machoua, et enfin, en dernier lieu, et seulement par les plus pauvres : l'oka.

1) Les groupes humains établis dans les Andes ne se sont jamais spécialisés en fonction des ressources que leur offrait leur milieu, mais ils ont cherché à contrôler le plus possible de paliers écologiques pour atteindre un état de parfaite **entarcie**.

Analysons le cas des Lupaca, dans la région du lac Titicaca et des Chupachu établi plus au nord, d'après les enquêtes réalisées par les fonctionnaires espagnols vers 1550.

Les Chupachu sont fixés sur des terres tempérées, vers 2000 mètres. C'est une petite ethnie d'environ 10.000 habitants. Ils produisent surtout du maïs, mais ils détiennent sur les steppes vers 3500-4500m des droits de pâturage, où ils entretiennent des troupeaux. Ils ont aussi des droits fonciers sur le versant oriental des Andes où ils cultivent le coca et une sorte de piment. Ainsi, vers 1550, ils contrôlent les trois milieux écologiques des Andes.

Les Lupaca représentent une ethnie de 100.000 habitants établis sur les steppes vers 3.800-4.000 m où ils élèvent d'énormes troupeaux de lama et d'alpaca. Mais ils disposent de droits fonciers dans les vallées Maquegna et Sama, où ils cultivent le maïs. Les terres cultivées nécessitent l'apport d'engrais, ils y envoient chaque année 600 lama qui y transportent le guano des rives du Titicaca. Ils ont d'autres droits fonciers sur l'est des Andes, où ils cultivent le coca et des produits tropicaux. Les Chupachu contrôlent un territoire sur 50 km, les Lupaca sur 250 à 300 km.

2) Les conséquences de la conquête et du maintien du système colonial.

Le remodèlement administratif des Andes dès le 16ème siècle ne permet plus aux ethnies de disposer de milieux écologiques différents ; elles sont piégées dans le milieu où elles sont établies. Du 17ème au 19ème siècles, une intériorisation du système colonial aboutit à un effondrement des structures traditionnelles.

Prenons le cas de la chefferie d'Asto. Aux 17ème et 18ème siècles, elle se divise en quatre communautés, et les communautés en bas de vallée n'ont plus accès aux terres des hautes vallées. Au 18ème siècle, la communauté en bas de vallée n'a plus accès qu'aux flancs de sa vallée. Des métis, des créoles, des pé-ninsulaires pauvres pénètrent dans les communautés indiennes et établissent des rapports coloniaux avec les Indiens. Les Indiens s'établissent alors sur les flancs de vallées en communautés indépendantes. Mais la pénétration par les métis et les créoles s'y poursuivant, les Indiens refluent alors vers les hauteurs.

On assiste donc à un piégeage de groupes de plus en plus réduits de population dans un milieu écologique de plus en plus mince. En même temps, le système colonial provoque en retour une volonté de ces groupes d'assurer leur **existence**.

Echanger, c'est entrer dans les structures de domination. On voit ainsi du maïs cultivé si ce n'est récolté sur les rives du lac Titicaca à 3.800 m. Inversement, des moutons sont tous en laisse au milieu des champs.

Le panorama économique des Andes est donc assez triste. Il s'est produit une rupture complète du système d'exploitation des milieux en fonction de leurs possibilités.

II - Les rapports agriculteurs-éleveurs

Ils se trament surtout à l'intérieur du groupe et un peu à l'extérieur.

1) - Une association intime des terres de culture avec le bétail.

Les grands agriculteurs sont aussi de grands possesseurs d'animaux. Les riches détiennent des droits fonciers étendus et de grands troupeaux. Les terres et le bétail sont les deux bases indissociables du statut. Mais le bétail par lui-même suffit à définir le riche ; il implique la possession de grandes terres.

Le bétail n'est que du **surplus** agricole transformé en animaux, c'est un compte en banque. Ce capital remplit des fonctions très importantes :

- il sert à mobiliser à son profit la main d'oeuvre de son groupe en faisant preuve de générosité (cadeaux en animaux). La "minka" est un travail collectif cérémoniel, au profit du gros cultivateurs qui possède des emblavures. La moisson du blé est complexe et demande beaucoup de travailleurs. Le propriétaire est obligé de tuer un certain nombre de boeufs ou de moutons pour satisfaire sa main d'oeuvre.

- il sert à acquérir du prestige. A l'occasion de cérémonies (baptême, première coupe de cheveux, mariage, funérailles), le chef de famille doit organiser un banquet. On donnera des cadeaux en animaux. Le riche doit faire des sacrifices aux "waka" qui assure le bien-être du groupe.

- le bétail permet de s'acquitter des obligations imposées par les dominants (impôts). C'est un bien immédiatement convertible en numéraire. La possession de grands troupeaux a permis aux groupes de ne pas subir à plein les conséquences de la colonisation européenne et de maintenir leur organisation sociale.

Il suffisait de vendre du bétail pour payer la capitation. Il n'était pas nécessaire d'aller s'employer sur les "hacienda".

On peut remarquer l'amplitude frappante du savoir pastoral et l'importance de sa transmission même dans des groupes où l'élevage est peu développé aujourd'hui (richesse de la terminologie pour désigner l'animal, connaissance des maladies).

Remarquons aussi l'extraordinaire investissement affectif dont le bétail est l'objet de la part des groupes où les relations sociales sont tendues. Par exemple, un homme ignore la date de naissance de ses fils, mais se rappelle celle de ses 17 chèvres et de ses 33 moutons.

La complexité des sentiments éprouvés à l'égard des animaux va dans le même sens. On leur reconnaît en échange des sentiments que l'on dénie à ses semblables.

2) Une dissociation à l'intérieur du groupe entre la possession du bétail et la garde du troupeau.

L'activité pastorale est liée à ceux qui ^{ne} possèdent ni terre, ni animaux. Autrefois, elle était soit juvénile, soit servile, soit les deux à la fois.

Le "pasteur c'était :

- le "warcha" : l'orphelin et le pauvre. Il n'a pas droit à la communauté.

Il n'a le choix qu'entre se mettre dans la dépendance d'un puissant comme berger, ou se créer des droits par la violence.

- le "yana" : le serviteur perpétuel et dans une certaine mesure, héréditaire. Le statut est ambivalent, certains yana au 16ème siècle possédant d'autres biens propres ou d'autres yana.

Selon une théorie, le développement de la classe des "yana" à la fin du 15ème et au début du 16ème siècles correspondrait à l'extension du troupeau promue par le gouvernement inca. Mais on ne sait avec certitude quelle extension a pris le troupeau.

Actuellement, qui garde le bétail? Souvent des personnes dépalcées, obligées par la famine de partir, ou par la pression du groupe, à cause de conduites anti-sociales.

- les orphelins, très recherchés par les grands propriétaires. Des individus, à la suite de misère, de ruines de leurs récoltes, sont amenés à donner leurs enfants qui seront utilisés comme bergers.

- les enfants naturels qui ont toujours un statut à part

- si la famille est pauvre, c'est l'un des enfants du propriétaire du troupeau.

Les bergers ne participent pas à la vie de la communauté. Ils sont tenus à l'écart. Ils tendent à s'organiser sur les steppes en communautés indépendantes qui cherchent à se faire reconnaître comme telles par l'administration. S'ils y réussissent, ils renvoient alors les troupeaux à leurs propriétaires, et se mettent à cultiver la "puna".

Les tensions très fortes entre agriculteurs-éleveurs peuvent être moins défavorables aux pasteurs :

- les agriculteurs reconnaissent aux pasteurs une puissance magique
- le pasteur est le médiateur indispensable entre la famille et son ancêtre divinisé
- il se produit une contestation rituelle à l'occasion du carnaval : la famille du propriétaire se rend sur la "puna" et doit offrir des cadeaux au berger : les rôles sont alors inversés pendant trois jours.

3) Les échanges des produits agricoles et des produits de l'élevage .

L'antarcie idéale est très rarement atteinte. On a recours à des échanges toujours déplorés. Le système du troc s'est maintenu encore aujourd'hui. Par exemple, entre les Laraw, Chunku et Asto. Quand les récoltes sont faites dans les vallées Asto et Chunki, les Laraw viennent échanger leurs produits pastoraux contre le maïs et le blé. Les relations de troc ne sont qu'un million d'échanges trans-andins.

Ces échanges à base de troc se sont établis en réaction contre les marchés dans lesquels l'Indien est toujours perdant. L'intensité des trocs a diminué depuis 10 ans, non pas à cause de l'attraction des flux monétaires, mais parce que les Laraw ont trouvé une variété de blé cultivable à 3.800 m. Il s'en suit, en contrepartie, une réorganisation de l'économie pastorale des Chunku.

On est en présence d'un exemple actuel du maintien du système du troc dans une économie monétaire.

DISCUSSION :

TUBIANA : En Afrique, la situation de l'orphelin n'est pas la même que dans les Andes. La parenté ne s'arrête pas au père et à la mère ; elle s'étend aux parents classificatoires.

Au Tchad, les bergers sont parfois rémunérés par un pourcentage du croît du bétail, ce qui leur permet de se constituer un troupeau personnel. La même possibilité existe-t-elle pour les bergers andins ?

FAVRE : Dans les Andes, on ne retrouve pas une organisation clanique ou lignagère de la société comme en Afrique. La cellule familiale a toujours été la base de la société andine.

L'accès du berger andin au troupeau est rendu difficile. Le propriétaire n'y tient pas. Cela signifierait des ressources en pâturages diminuées pour son propre troupeau. Le pasteur pourrait s'émanciper de sa condition de pasteur. Le partage du croît est donc exceptionnel au sein des communautés. Il est utilisé par les grands propriétaires des "hacienda" avec les bergers de leurs troupeaux.

GALLAIS : L'exposé suggérerait des rapprochements avec des situations africaines, avec quelques nuances.

Mais on constate partout le paradoxe entre le cheptel conçu comme un signe de richesse d'une part, et d'autre part, le caractère déshonorant ou salissant de son contact. On remarque une contradiction chez les pasteurs : on est sensible aux grands côtés de l'élevage, mais aussitôt qu'on est en présence d'une société hiérarchisée, les soins du bétail, du puits, sont relégués aux inférieurs. C'est le cas chez les Iklan et les Peuls.

Le Peul de la brousse s'oppose à la figure du grand propriétaire de boeufs qui ne suit pas et ne soigne pas son troupeau.

Prenons le cas de l'Inde : l'importance religieuse de la vache étonne alors que les gens qui s'occupent d'élevage sont impurs. Les éleveurs peuvent jouer un grand rôle économique mais socialement, ils restent au bas de la société. Par exemple, les pasteurs de la tribu Lambadi qui viennent du nord-est et pénètrent dans le Dekan sont méprisés par les agriculteurs.

MONBEIG : PEBAYLE a parlé du fil de fer. Pas les Africanistes, ni FAVRE. Pourtant, à côté du secteur indien traditionnel, il y a d'autres types d'élevage dans les Andes qui utilisent le fil de fer.

FAVRE : L'élevage dans les "hacienda" des Andes. Mais c'est un élevage aux mains des communautés traditionnelles qui dépendent d'un grand patron ou d'une grande société minière. Ils utilisent le fil de fer barbelé, mais souvent déplacé parce que les grandes propriétés se sont étendues aux dépens des communautés indiennes.

BATAILLON : En Amérique Centrale, on connaît la chèvre et le mouton, mais on en est resté au portage à dos. On n'est pas encore arrivé au stade du mulet. Tout le monde insiste sur le fait que le bétail est un moyen de capitalisation. Comment se présente la situation chez des populations qui n'ont pas de bétail ? - En Amérique Centrale, il existe un système de capitalisation sous d'autres formes. Le bétail n'est-il pas un moyen pour maintenir l'autarcie du groupe ?

FAVRE : Chez des populations du Mexique, la monnaie était le moyen de capitalisation. Pour d'autres, c'était la graine de cacao.

Au Mexique Central, l'administration coloniale interdisait l'adoption par les Indiens, de chevaux ou de mulets. C'était la femme qui portait.

L'adoption du cheval, de l'âne et du mulet au Pérou a été facilitée par l'importance des chefs locaux qui jusqu'à la fin du 19ème siècle, échappaient à l'interdiction.

Au Mexique, les chefs des ethnies locales ont disparu presque au lendemain de la conquête. La domination aztèque au Mexique a dû être plus révélatrice que celle des Inca aux Andes. En tout cas, on ne peut dire que la conquête du Mexique ait été plus dure que celle du Pérou.

MONBEIG : Remercie les participants.

Il espère que d'autres réunions permettront de se retrouver aux Américanistes et aux Africanistes.

J. BOUTRAIS